Maryline

Gaumont
depuis que le cinéma existe

présente

Adeline d'Hermy
de la Comédie-Française

Maryline

Un film de
Guillaume Gallienne

Durée du film : 1h47

SORTIE LE 15 NOVEMBRE 2017

Matériel téléchargeable sur : **www.gaumontpresse.fr**

DISTRIBUTION : GAUMONT
Quentin Becker
30 av Charles de Gaulle – 92200 Neuilly/Seine
Tél : +33 1.46.43.23.06
quentin.becker@gaumont.com

RELATIONS PRESSE
André-Paul Ricci & Tony Arnoux
6, place de la Madeleine – 75008 Paris
Tél : 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr / tonyarnoux@orange.fr

Synopsis

Maryline a grandi dans un petit village.
Ses parents ne recevaient jamais personne et vivaient les volets clos. À 20 ans, elle «monte à Paris» pour devenir comédienne. Mais, elle n'a pas les mots pour se défendre. Elle est confrontée à tout ce que ce métier et le monde peuvent avoir d'humiliant mais aussi de bienveillant.
C'est l'histoire d'une femme, d'une femme modeste, d'une blessure.

Entretien avec Guillaume Gallienne

Scénariste, Réalisateur

***Les garçons et Guillaume, à table !* narrait l'histoire subjective d'un acteur. Maryline, votre deuxième long-métrage, retrace la trajectoire objective d'une actrice. Vous fallait-il d'abord raconter votre propre histoire avant de pouvoir écrire ce film-ci ?**

Ça fait quinze ans que je veux filmer cette histoire. Elle m'a été inspirée par une femme que je connais et qui m'a raconté sa vie. J'ai porté son récit en moi pendant tout ce temps. Mais ma mémoire en a fait autre chose. Comme *Les garçons et Guillaume, à table !*, il s'agit d'une réflexion sur l'acteur. Si mon premier film racontait la naissance d'un comédien, Maryline trace plutôt un parcours.

Un jour, pendant la promotion de *Les garçons et Guillaume, à table !*, une journaliste italienne m'a dit : « Je pense que ton vrai premier film sera le prochain ». Elle n'avait pas tort. Il se trouve que le succès de la pièce *Les garçons et Guillaume, à table !* a aidé à ce que je réalise son adaptation pour le cinéma. Mais je me souviens avoir raconté l'histoire de Maryline à mes producteurs bien avant.

Maryline, à la grande différence de Guillaume, n'a pas les mots pour se défendre…

C'est ce qui m'a le plus touché dans cette histoire. Ça me bouleverse. Forcément, quand on n'a pas les mots pour argumenter, il peut arriver qu'on pousse et tape pour s'exprimer : la violence naît souvent ainsi.

Et Maryline manifeste sa violence de cette façon ; elle n'hésite pas à envoyer le reste de la terre dans le décor ! Ce qui m'a touché chez ce personnage, c'est son handicap invisible. On en a tous un. C'est bouleversant, parce que c'est mystérieux. Il faut être intuitif pour le percevoir chez quelqu'un. Maryline a cela : elle a cette lumière incroyable, elle dégage un charme évident, et pourtant, entre ce qui se voit et ce qui est, il y a un monde.

Diriez-vous d'elle qu'elle est innocente ?

Oui, je pense. Maryline a en elle une part de pureté.

C'est un personnage de femme humble, proche de la terre.

L'humilité du personnage m'obsédait. Pour moi, Maryline est une héroïne de la modestie, une héroïne de tous les jours. Elle me fait penser à cette phrase de Guitry : « Il n'y a rien de plus triste qu'une femme qui ne sait pas qu'on la regarde. »

C'est aussi pour cela que j'ai choisi Adeline D'Hermy pour jouer Maryline, car je sais qu'elle a cette modestie. Or la modestie, c'est comme la classe ou le panache : ça ne se joue pas, on l'a ou on ne l'a pas. Il était aussi important pour moi que Maryline vienne de la terre, mais surtout d'une famille qui vit les volets clos. L'économie du verbe dans son entourage fait que les choses sont directes.

Tant et si bien que Maryline a l'air entier, elle est presque faite d'un bloc. Cela induit un cadrage où elle apparaît comme telle…

Je commence par la filmer de face ou de profil, uniquement, puis les choses se délient. Mais elle apparaît dans un premier temps d'un bloc, en effet. Pour moi, cela induit une réflexion sur la précarité et le déterminisme.

Maryline, en dépit de son économie de mots, est très intelligente. Quand le réalisateur que joue Xavier Beauvois lui demande : « Avez-vous envie de continuer ? », elle lui répond simplement : « Je n'ai pas envie de décevoir ». Elle est d'une grande lucidité.

Maryline est dotée d'une grâce naturelle qui attire l'œil et la caméra…
C'est ce que le premier réalisateur, incarné par Lars Eidinger, exprime : « Cette fille a une grâce naturelle ! », avant de la démolir, car elle n'est pas capable de jouer dans un anglais authentique.

D'un bout à l'autre du récit, Maryline va être promenée entre bienveillance et cruauté…
La cruauté a même été renforcée lors du tournage de certaines scènes. Lars Eidinger, par exemple, a joué la séquence où elle pleure avec une violence extrême. Moi-même, derrière le combo, j'étais terrifié ! Quand il lui dit « je t'aime » après l'avoir brutalisée, c'est d'une grande cruauté !
Je constate à quel point l'influence de Lucrèce Borgia, que j'ai interprété à la Comédie-Française, est là. Eric Ruf nous répétait souvent, pendant les répétitions, cette phrase de Jean-Luc Boutté, ancien sociétaire du Français : « Victor Hugo, ça se joue dru ». Ce mot « dru » m'a obsédé, et cette cruauté que je devais incarner et subir m'a fortement marqué. J'ai éprouvé cette cruauté, et j'ai surtout ressenti ce qu'est la difficulté d'être une femme. C'est pourquoi Maryline s'achève sur *Cette blessure* de Léo Ferré. C'est *L'Origine du monde* de Courbet en chanson ! Ce film est une histoire de femme. Et, d'ailleurs, j'adore toutes les femmes de ce film.

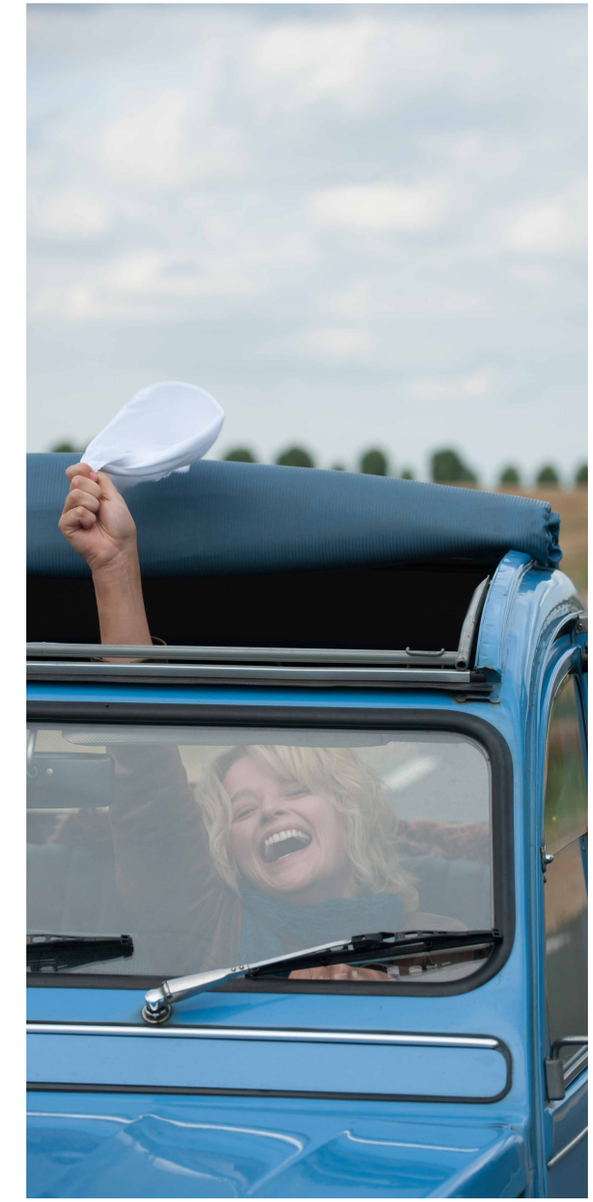
Le côté « dru » de Maryline induit des partis pris de mise en scène, comme la lumière, par exemple…
Avec Christophe Beaucarne, mon chef-opérateur, nous voulions que la lumière soit juste - ni glauque, ni flagorneuse. On s'est mis d'accord sur une lumière douce et peu contrastée, d'autant que les couleurs étaient déjà bien présentes dans les décors et les costumes. Christophe est allé vers les bleus, et à l'étalonnage, nous nous sommes dirigés vers une lumière moins froide, plus dorée.

Cette lumière place le film à mi-chemin entre le conte et le naturalisme…
C'est ma mémoire qui veut ça. Ça me ressemble. Je ne fais pas du documentaire, je fais de la fiction. Je ne place pas la vérité dans le compte rendu, mais dans ce qui est donné. Si le don est vrai, alors on peut lui donner la forme souhaitée. La lumière sur quelque chose n'existe que par rapport à ce qu'on ressent. Je suis un fan absolu de *L'Éloge de l'ombre* de Junichirô Tanizaki, dans lequel il est écrit que l'or n'est jamais plus beau que dans le noir. J'aime qu'en fiction, la lumière serve à créer de l'émotion et non pas du naturalisme. La ferme d'où vient Maryline, par exemple, je voulais qu'elle soit éclairée comme un souvenir, plus que comme une réalité, contrairement au repas à la campagne qui est filmé comme une scène atemporelle.

Votre film, malgré ses repères temporels, semble être hors d'époque…
Il y a un vrai travail autour de l'époque dans laquelle vit Maryline. Elle est née en 1954 et quitte son village en 1974. Elle tourne un film en 1975-76. On la retrouve ensuite en 1983, quand elle est au rectorat. Mais il s'agit de ne pas délimiter les choses. La forme du film est une chronique, mais au fond, c'est un drame atemporel.

Maryline évoque Cendrillon dans la trajectoire du personnage, qui croise une bonne fée incarnée par Vanessa Paradis. Vous venez, d'ailleurs, de mettre en scène *La Cenerentola* de Rossini au Palais Garnier…
Il se trouve que j'ai travaillé pendant trois ans alternativement sur *La Cenerentola* et sur *Maryline*. Il y a, sans doute, une influence du moment. Cendrillon m'a habité tout ce temps et cela rejaillit sur Maryline, en effet.
C'est vrai que le personnage de l'actrice renommée que joue Vanessa Paradis a quelque chose d'une bonne marraine. Vanessa dégage quelque chose de magique. Je trouve que le magique aujourd'hui est très souvent à la verticale, or j'adore le magique horizontal. J'aime l'idée que la grâce, la bienveillance, ce qui fait la magie de l'existence, n'est pas que dans une hauteur, mais qu'il est adressé. Vanessa Paradis arrive à joindre les deux : elle a une verticalité, que j'ai accentuée par son look de star dans le film, et en même temps, elle sait donner, dans un geste horizontal. La magie dans le destin de Maryline, comme dans la vie en général, provient de certaines rencontres, comme celle qu'elle fait avec ce personnage.

Maryline porte un prénom chargé de mythologie…
D'autant qu'elle est actrice, blonde et jolie. Elle est, d'ailleurs, actrice dès le début. Dans la scène du casting où elle tient la table, cela se sent. Dans ce prénom, Maryline, est inscrit la question de la prédestination. D'ailleurs, Jeanne, l'actrice que joue Vanessa Paradis, perçoit cette idée dans la seconde où elle la voit : « Est-ce à cause de Marilyn Monroe que vos parents vous ont appelée Maryline ? », lui demande-t-elle. À mon avis, c'est son père, ce grand rêveur, qui l'a appelée ainsi. Quelle charge ! De la même manière, quand la buraliste de son village lui dit, au moment de son départ : « Ne fais pas comme moi, ne reviens pas », c'est très chargé. Si elle revenait, que cela signifierait-il ? Il faut faire attention aux conseils qu'on donne… Maryline est un film sur le pouvoir du verbe et les conséquences



de son absence. Avoir le verbe ou pas, telle est la question.

De votre part, c'est presque un comble d'envisager l'absence du verbe comme sujet !
C'est sans doute pour cela que cette histoire de femme qui n'a pas les mots pour se défendre m'a autant bouleversé et habité. Maryline parle peu, mais toujours à bon escient : quand le médecin lui demande « Vous voulez quand même vous en sortir, non ? », elle répond « Sortir ? Pour aller où ? ». Elle est même capable de poésie.

Maryline se promène avec un paradoxe en bandoulière : malgré ce prénom connoté, sa mère lui rasait les cheveux quand elle était petite…
Oui, parce que sa mère voulait un garçon. Sans doute parce qu'elle déteste sa condition de femme. Maryline est, en effet, pleine de paradoxes. Mais qui ne l'est pas ?

N'est-elle pas aussi une grande rêveuse ?
On sent qu'elle rêve, oui. Elle est aussi hypersensible. Mais surtout, elle est mystérieuse et secrète, et l'on ne sait jamais ce qui va l'atteindre. Est-ce que tout la heurte ou est-elle forte ? On ne sait pas trop. Par conséquent, les gens lui donnent peu. Mais quand on est généreux avec elle, elle devient flamboyante. J'aime l'idée qu'on a tous le même cœur et que la générosité ouvre des portes. C'est la clef du film.

Son rapport étroit à l'alcool en fait un personnage en fuite…
Oui, boire comme elle boit, c'est vouloir disparaître. Il y a chez elle un malaise doublé de timidité. Et dans la timidité, il y a de l'orgueil, qui, lui-même, est lié à la peur. Maryline sait de quoi elle est capable en tant qu'actrice, mais il suffit qu'elle se sente désarmée pour qu'elle se réfugie dans le mutisme. C'est tout ou rien. Comme sur le tournage où elle n'arrive pas à dire sa phrase de dialogue.

Une vraie violence traverse ce film…
L'une des idées qui me tient à cœur, c'est que Maryline est prise comme actrice pour ce qu'elle est et non pour ce qu'elle sait faire. C'est quelque chose qu'on paye cher. C'est ce que j'ai vécu en jouant Lucrèce Borgia. Quand on vous embarque dans des histoires violentes pour ce que vous êtes, vous vous les prenez en pleine figure, puisque vous ne composez pas. Maryline, c'est ce type d'actrice-là et ce qu'elle traverse est violent.

Il est curieux de constater que Maryline se jette sur l'alcool dans les moments où elle croise des gens bons avec elle…
Car elle ne se sent pas digne de cette bonté. Elle n'y est tellement pas habituée qu'elle se tourne spontanément vers un schéma familier, même si ce schéma est destructeur. La bonté lui est inconnue, elle lui fait peur. C'est vertigineux pour elle.

Adeline d'Hermy incarne ce vertige avec délicatesse. Ce n'est pas la première fois que vous la filmez…
Je l'avais choisie pour l'adaptation d'Oblomov pour Arte, car j'écrivais déjà Maryline pour elle et je voulais voir comment cela se passait quand je la dirigeais. Je ne l'avais jamais dirigée à la Comédie-Française. Elle prend la lumière de manière incroyable et je l'avais trouvée formidable dans Oblomov. En outre, j'avais aussi accepté de jouer dans un court-métrage avec elle pour voir comment elle était sur un plateau. Il y a donc eu un travail

d'approche qui m'a conforté dans mon choix.

En outre, Adeline d'Hermy n'a pas encore d'iconographie. Elle est un visage nouveau à l'écran.
C'était très important pour le rôle. Je ne pouvais pas prendre quelqu'un de connu. Autant c'était souhaitable pour Vanessa Paradis, car elle joue une star, autant pour Maryline, il me fallait un visage vierge de toute image.

Vanessa Paradis s'est-elle imposée immédiatement pour vous ?
Evidemment, ce rôle était pour Vanessa Paradis ! Je voulais qu'elle joue une star, qu'on sente son expérience, sa féminité, sa hauteur, pour que son horizontalité soit encore plus belle et plus noble. Et puis, il y a son émotion, dans la scène de la voiture où elle se livre en évoquant son chagrin d'amour. Elle est bouleversante.

Vanessa Paradis a une voix, parlée et chantée, très identifiable. Le film s'achève sur son interprétation de la chanson Cette blessure de Léo Ferré. Son souffle, à l'image de toute la bande-son du film, y est très présent…
On a beaucoup travaillé au mixage sur le souffle et les respirations des personnages. Cela crée une proximité. Il faut qu'on soit avec Maryline. Le souffle, j'en parlais déjà dans *Les garçons et Guillaume, à table !*, c'est la féminité. Vanessa, à la toute fin de la chanson de Léo Ferré, a un souffle magnifique.

La musique du film mélange violoncelle et piano, soit des cordes vibrantes…
On entend même les instrumentistes souffler à un moment. Cela renvoie à cette corde vocale qui vibre si peu chez Maryline. Et quand Adeline d'Hermy parle, on est frappé par sa voix. Elle a une voix très aiguë dans la vie et je lui ai demandé d'aller vers les graves. C'est une grande actrice qui sait travailler, placer et déplacer sa voix. C'est aussi une danseuse qui sait très bien bouger. On voit d'ailleurs dans le jeu d'Adeline comment toutes les émotions du personnage restent bloquées dans sa gorge.

Maryline est aussi un film qui éprouve le cinéma : on y sent la présence du collectif, de ces forces plurielles qui gravitent autour d'une caméra et d'un projet.
Je voulais montrer ça, car c'est impressionnant. J'avais envie qu'on voie ce qu'est le cinéma concrètement : le maquillage, les prises répétées, le nombre de gens impliqués, etc. Et quand le premier assistant, exaspéré, s'exclame, pour se dédouaner devant toute l'équipe : « Maryline est enfin prête, on va pouvoir y aller ! », c'est d'une extrême violence, car elle est seule au milieu de tous. Lorsque

l'actrice que joue Vanessa Paradis fait sortir tout le monde pour parler, seule, avec Maryline, on prend la mesure de la présence de ce groupe. À ce moment-là, on observe ce qu'est la hiérarchie d'un tournage.

Xavier Beauvois, dans un rôle de réalisateur, s'imposait-il à vos yeux ?
Il faut un acteur comme Xavier Beauvois pour engager Maryline alors qu'elle ne dit rien ! C'est en écrivant une phrase de dialogue inspirée par une interview de Jean-Louis Trintignant que j'ai pensé à lui. Une journaliste lui signifiait qu'il avait toujours l'air triste. Trintignant avait éclaté de rire et répondu magistralement : « Triste ?! Je ne suis pas triste, je suis désespéré ! ». Au moment où j'ai écrit cette phrase, j'ai su que je voulais filmer Xavier Beauvois. De la même manière, quand j'ai écrit la phrase de la buraliste : « Ne fais pas comme moi, ne reviens pas », j'ai songé immédiatement à Florence Viala. Ce sont des évidences.

Maryline est un film traversé par les ellipses. Les ellipses sont l'art même du cinéma…
Elles étaient écrites dans le scénario. Le son guide les ellipses, souvent. Elles se font aussi par des similitudes d'axes. Comme le parallèle entre la voie ferrée et le couloir. Quant au rythme qu'elles induisent, il est dû à ma monteuse, Valérie Deseine.

À aucun moment, vous n'avez pensé à jouer dans votre film ?
Il n'y avait aucun rôle pour moi. Je n'avais pas la séduction immédiate nécessaire pour jouer le premier réalisateur. Je n'avais pas le vécu pour jouer le deuxième. Quant au metteur en scène de théâtre, il aurait été complaisant que je l'incarne. Et puis Eric Ruf a l'élégance du non-dit.

Sous quelle influence avez-vous réalisé ce film, qui rend hommage au cinéma et au théâtre à travers la trajectoire de cette héroïne modeste ?
Sacha Guitry est une figure tutélaire. Il a apporté beaucoup au cinéma et au théâtre en mêlant les deux, en choisissant des acteurs de théâtre pour jouer au cinéma. Guitry, comme Almodóvar, m'a permis de m'autoriser beaucoup de choses. Almodóvar m'autorise la disproportion. Je pense à lui quand je dessine le personnage de la buraliste hors norme, par exemple. D'ailleurs dans la scène de bar, on entend la chanson *Resistire* qu'utilisait Pedro Almodóvar dans *Attache-moi !*… C'est mon hommage compulsif ! Quand on aime, on aime… Et j'adore cette chanson, c'est mon côté cucul la praline !
La réflexion sur l'acteur, je la puise chez Guitry, Jouvet et Rivette surtout. Ce sont des figures dont je me nourris, sans me réclamer de leur cinéma. Pour l'heure, je parle de ce que je connais : une actrice au cinéma et au théâtre. Ce sont des cadres qui me sont familiers, et ce sont des prismes.

Au sein de ce drame aux accents souvent rudes et violents, il y a des scènes de comédie. Notamment celle de la maquilleuse exaspérée qu'incarne Anne Bouvier avec rythme…
Anne Bouvier est comme Annie Girardot : elle a du jazz ! J'aime le rythme, j'aime quand une scène est musicale. C'est pour cela que je fais dire à Xavier Beauvois, réalisateur dans le film : « Dès que vous arrivez, vous dites la phrase ». On doit « délivrer » les dialogues.

Comment écrivez-vous ?
Le scénario, seul. Puis, comme toujours, je me tourne vers mon ami et script doctor, Xavier Giannoli. Il appartient à ma famille de cœur et il ne me laisse rien passer. On reprend tout le scénario ensemble, il me corrige, me guide de manière très pragmatique et précise, sans jamais commettre d'ingérence. Puis, sur le tournage, je travaille avec Claude Mathieu. Elle m'accompagne depuis toujours. Elle réfléchit l'acteur dans tous les sens du terme. Nous sommes très complémentaires : autant j'ai le sens de l'instant, autant Claude a une grande profondeur.

Le film s'achève sur une pièce de théâtre que vous filmez comme une mise en abyme. Cela suscite un trouble pour le spectateur. Toute la cruauté du film y est exacerbée…
C'est le viol de l'intimité qui est raconté dans cette pièce. Mais le film dit aussi qu'on peut en jouer, qu'on a le droit de jouer de ses handicaps. Que ça peut être une force et que ça peut émouvoir les autres. On peut le donner à voir : ainsi des gens muets vont se reconnaître et vont venir vous inviter au restaurant. Maryline débute sa carrière d'actrice, lors d'un casting, aux prises avec une table et finit… à table. Entre-temps, il y aura tout un parcours. C'est ce qui m'intéresse : donner à voir la beauté dans un tumulte d'épreuves.

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Ex Nihilo

“ On dit cela d'un bâtiment sorti de terre, créé de toute pièce. Il n'est sans doute pas pertinent d'utiliser cette expression pour parler d'un acteur ou d'une comédienne mais elle me vient immédiatement lorsqu'il faut évoquer d'Adeline d'Hermy. La plupart des comédiens ont une origine géographique, sociale ou du moins une formation qui déterminent leur caractère et, finalement, leur emploi. Ce maillage originel fait leur qualité mais constitue aussi souvent leur limite. Rares sont celles ou ceux dont on ne peut remonter le cours et dont la traçabilité est impossible. Adeline fait partie de cette toute petite minorité. À la voir sur un plateau, on ne peut deviner sur quoi elle est bâtie et par là même, on se demande ce qu'elle ne serait pas capable de jouer tant son talent est singulier.

Ni sa beauté, appartenant à un autre siècle, ni sa vive intelligence, ni son instinct d'actrice, immense, ni ses origines nordistes, ni son parcours classique n'expliquent l'actrice déjà rare qu'Adeline est devenue; ou peut-être est-ce la somme de tous ces critères mais dans un mélange dont les proportions restent et resteront totalement mystérieuses. Pour ma part, je penche plutôt pour une explication plus simple mais qui ne dit rien: Adeline est faite pour ce métier, sa peau est faite pour, ce qui même lui échappe est déjà du jeu. La question serait presque de savoir ce qu'elle aurait pu faire d'autre.

Elle est une des grandes promesses du théâtre, j'ose espérer que la caméra ne nous l'enlèvera pas trop vite et trop souvent. ”

Eric RUF

Liste Technique

Un film de	Guillaume Gallienne
Scénario	Guillaume Gallienne
Image	Christophe Beaucarne A.F.C-S.B.C
Montage	Valérie Deseine
Décors	Sylvie Olivé A.D.C
Directeur De Production	Yann Arnaud
Son	Rémy Daru
Premier Assistant Réalisateur	Renaud Alcalde
Scripte	Élodie Van Beuren
Casting	Nathalie Chéron A.R.D.A
Costumes	Caroline De Vivaise
Maquillage	Dominique Colladant
	Kaatje Van Damme
Coiffure	Bony Ondarra
Produit par	Cyril Colbeau-Justin
	Jean-Baptiste Dupont
	Sidonie Dumas
	Guillaume Gallienne
Coproduit par	Sylvain Goldberg
	Serge De Poucques
	Nadia Khamlichi
	Gilles Waterkeyn
Une Coproduction	LGM
	Gaumont
	France 2 Cinéma
	Don't Be Shy Productions
En Coproduction Avec	Nexus Factory
	Umedia
En Association avec	Ufund
Avec la Participation de	Canal+
	Ciné+
	France Télévisions
En Association avec	La Banque Postale Image 10
	A Plus Image 7
	Sofitvcine 4
Développé en Association avec de	Vtvcine 3
Avec la Participation	d'Entourage Pictures
Avec le Soutien du	Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique
	Et des Investisseurs Tax Shelter

Liste Artistique

MARYLINE	Adeline d'Hermy
JEANNE DESMARAIS	Vanessa Paradis
ALEXANE	Alice Pol
FRANCOIS LOUIS	Éric Ruf
MICHEL ROCHE	Xavier Beauvois
ILAN KAFMAN	Lars Eidinger
BETTY BRANT	Pascale Arbillot
MERE MARYLINE	Clotilde Mollet
BURALISTE	Florence Viala

© Photos : Thierry Valletoux / LGM – GAUMONT